

cion, né à Sinope en Paphlagonie, y avait d'abord vécu en chrétien pieux, dans la solitude et la continence; mais plus tard, coupable d'avoir séduit une vierge, il avait été excommunié par son évêque, qui était en même temps son père. Il avait prié, supplié, pour qu'on lui adoucit cette pénitence et surtout pour qu'on lui épargnât cette honte. La sentence épiscopale et paternelle n'avait pas été révoquée. Marcion, désespéré, était parti pour Rome, cette retraite de tous les fugitifs et au besoin cette chaire de toutes les doctrines. A Rome, ambitieux et dissimulé, il avait demandé la communion, la prêtrise, peut-être, après la mort d'Hygin, le suprême épiscopat. Mais, dans le conseil de l'Église romaine, ce conseil qui élisait les pontifes et sous eux gouvernait l'Église, dans ce conseil où siégeaient encore les vieillards qui avaient entendu les disciples immédiats des Apôtres, il y avait une sagesse patriarcale qui n'eut pas de peine à deviner Marcion: « Nous te recevrons, lui dit-on, à la communion de l'Église romaine quand ton évêque, qui t'a excommunié, t'aura absous. — Votre Église ne veut pas de moi, dit Marcion, je déchirerai votre Église et elle restera déchirée, » et il alla trouver Cerdon.

Leur doctrine (car je ne vois pas qu'ils soient séparés par des dissentiments bien marqués), leur doctrine n'est pas chargée, comme celle de Valentin, de multiples et romanesques fractions de la divinité. Elle admet deux principes, deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais: celui-là supérieur sans doute à l'autre, mais qui ne parvient cependant pas

et quelques mois après la Passion de Notre-Seigneur, dit Tertull. (*Contra Marc.*, I, 19). Il habita à Rome après la mort du pape Hygin (142) (Épiphane) sous Anicet (157-168) et sous Eleuthère (177-195) (Tertull.). Il est souvent mentionné par Celse, qui vécut sous Hadrien et sous Antonin.

à le soumettre. Comme toujours, c'est le dieu inférieur et mauvais qui a créé le monde et l'a gouverné pendant des siècles. C'est le dieu bon qui a envoyé le Rédempteur et qui depuis ce temps gouverne, non pas le monde, mais la société des saints.

Or, le monde formé par une puissance mauvaise est mauvais; la loi judaïque, émanée du Dieu créateur, est mauvaise. En haine du Créateur et de la loi judaïque, on jeûnera le jour du sabbat. Les réprouvés de l'Ancien Testament ont été délivrés par le Christ et menés avec lui dans sa gloire, tandis qu'Abel, Seth, Hénoc, Noé tous les saints de l'ancienne loi, se sont gardés de venir au-devant de lui. La chair est réprouvée, le mariage blâmé, Marcion n'admet pas les gens mariés à son baptême. L'usage des viandes est interdit. Pourquoi pas celui du pain et de l'eau? Il est difficile de le dire; et Théodore cite un vieillard marcionite qui par scrupule de conscience se lavait le visage avec sa salive<sup>1</sup>. La doctrine de Marcion est le gnosticisme débarrassé de ses inutiles éons et réduit à son essence<sup>2</sup>.

On se demande sans doute comment de tels gens pouvaient s'appeler chrétiens? Comment une telle réprobation de l'ancienne loi était possible lorsqu'on prétendait vénérer

<sup>1</sup> Tertull., *de Præsc.*, 50, 50; et libri V *adv. Marcionem*; Irénée, I, 27, III, 5, 4, 11, 12; Epiphane, *Hæc.*, 42; Justin, *Apol.*, I, 26, 50; Théodor., 1, *Hæret. fab.*; *Philosophumen.*, VII, 29, 51; Justin, *Apol.*, I, 26; Eusèbe, *H. eccl.*, IV, 11; V, 15; Hieronym., *in Oseam*, X, 1, *Ep.*, 155.

<sup>2</sup> Je suis ici saint Irénée et Tertullien. Saint Irénée est, de toutes les autorités, la plus ancienne, et Tertullien est la plus spéciale, puisqu'il a écrit cinq livres contre Marcion. D'après saint Épiphane et Origène, le Dieu des Juifs et le monde créé par lui joueraient dans la doctrine de Marcion un rôle intermédiaire entre le bien et le mal. Mais cette doctrine me paraît un adoucissement introduit par un des successeurs de Marcion.

la nouvelle? Comment on pouvait briser le nœud si intime qui unit les deux Testaments? Marcion avait écrit dans ce but son livre des *antithèses*, que Tertullien réfute en détail, et où il avait accumulé les prétendues contradictions de la loi judaïque et de la loi chrétienne. Mais un moyen plus facile de réprouver l'une, était de mutiler l'autre. Marcion n'admettait qu'un seul Évangile, celui de saint Luc, et encore il le mutilait; cet Évangile parle en termes trop ouverts de la naissance charnelle du Sauveur. Marcion rejetait tous les écrits apostoliques, excepté les épîtres de saint Paul; et celles-là il les mutilait encore; elles sont trop pleines des souvenirs de l'ancienne loi. Marcion, le premier, d'après le témoignage de Tertullien, entra dans les voies de cette savante exégèse moderne qui, du Nouveau et de l'Ancien Testament réunis, n'a pour ainsi dire pas laissé subsister une seule page.

Et cependant (chose étrange) cette école plus que les autres garda une certaine sévérité chrétienne. Ses mœurs paraissent avoir été exemptes de scandale, ses jeunes étaient rigoureux; elle se targuait de ne pas reculer devant le martyre et d'immoler la chair qu'elle méprisait. L'ange des ténèbres s'est plus d'une fois transfiguré en ange de lumière, et Marcion pouvait entraîner les âmes élevées par les illusions de la vertu, comme Valentin par les illusions du vice entraînait le vulgaire des âmes<sup>1</sup>.

Mais aussi l'illusion fut plus courte. La secte marcionite ne fut point féconde comme la secte valentinienne. La fantasmagorie du bien n'a pas la même puissance que celle du mal. On ne cite que deux héritiers de Marcion — Lucain,

<sup>1</sup> Justin, *Tryph.*, 55

qui, allant plus loin que son maître, refusait l'immortalité, non-seulement au corps, mais à l'âme, et ne la réservait qu'à l'esprit; — le Phrygien Apelles<sup>1</sup> qui, lui, ne sut pas se maintenir dans le rigorisme marcionite et rétablit l'alliance naturelle entre le vice et l'hérésie. Apelles faillit comme Marcion lui-même avait failli, et il fut excommunié par Marcion, comme Marcion l'avait été par son père; retiré à Alexandrie, il retrempa son hérésie aux vieilles sources où s'étaient inspirés Basilide et Valentin. Il en revint avec une doctrine nouvelle; celle-ci faisait du monde l'œuvre, non d'un génie mauvais, mais d'un génie inférieur, admettant un Christ dont la chair céleste était faite d'un bronze éthéré<sup>2</sup>. Il en revint aussi avec une nouvelle victime de ses séductions, avec une vierge dont il avait fait une prostituée et dont il prétendait faire une prophétesse. Cette femme, qu'elle fût son inspiratrice ou qu'elle fût inspirée par lui, avait des visions (*φανέρωσις*) qu'Apelles révélait dans un enseignement secret. Les hérésiarques d'alors comme leurs éons aimaient à procéder par syzygies<sup>3</sup>; Simon avait eu son Hélène, Carpocrate son Alexandra, Apelles sa Philoumène. Le dualisme et la vertu marcionite avaient donc été de peu de durée; l'on était promptement revenu à la source, à Alexandrie, au panthéisme et au vice.

Enfin nous voilà au bout de ces folies du gnosticisme.

<sup>1</sup> Sur Lucain ou Lucien, voy. *Philosoph.*, VII, 17; Tertull., *de Resurr. carnis*, 2; Origène, *C. Cels.*, II, 27; Philastre, 46; Epiph., 43. — Sur Apelles, Tertull., *de Præscr.*, 6, 30; *de Carne Chr.*, 6; Rhodon, ap. Euseb., *H. eccl.*, V, 15; Orig., *C. Cels.*, V, 54; August., *ad Quod-vult-Deus*, 24. (Il vivait vers 180.)

<sup>2</sup> Sideriam et æneam.

<sup>3</sup> Marcion avait eu aussi avec lui une femme prophétesse qu'il envoya devant lui à Rome. Hieron., *ad Ctesiph. adv. Pelagium*.

La dépravation du cœur y eut sans doute sa grande part, mais l'inquiétude de l'intelligence y eut aussi la sienne. C'est le propre de la vérité qu'une fois apportée au monde, elle ne permette plus aux esprits le repos dans les ténèbres. Il faut ou qu'ils se lèvent pour marcher à cette pure lumière ou qu'ils s'agitent pour en trouver une fausse. La philosophie avait posé, le christianisme avait résolu ces grands problèmes de l'origine du monde et de l'origine du mal; on avait beau repousser la solution chrétienne, le problème n'en demeurait pas moins posé et inévitable. Le gnosticisme n'est qu'un effort en face de ce problème; par son impuissance même et sa folie il témoigne combien le doute pesait aux esprits de ce temps. Il témoigne combien était grande la répugnance des âmes païennes à admettre le dogme de la création; mais il témoigne aussi combien ce dogme est théologiquement, philosophiquement, moralement nécessaire. En présence de ces tentatives désespérées pour expliquer (puis-je dire expliquer?), pour rêver l'origine du monde, en séparant toujours l'Être suprême de l'auteur du monde, la puissance primordiale de la puissance manifestée; combien il était plus simple d'être chrétien!

Et si, par impossible, de telles influences eussent triomphé au sein de l'Église, est-il besoin de dire qu'il n'y avait plus de christianisme ni de morale chrétienne au monde? Le christianisme, qui est par excellence l'esprit, la lumière, la vertu, le courage, eût cédé la place à tout ce qui est vague, à tout ce qui fausse les esprits, asservit les âmes, obscurcit les intelligences, énerve les volontés. Point de création; point de libre arbitre; peu d'œuvres nécessaires ou méritoires; peu de rétribution à la mesure des mérites

et des fautes; la matière niée ou réprouvée par un mysticisme orgueilleux afin de pouvoir se livrer plus aveuglément à tous les instincts de la matière: en vérité, que fût-il resté de chrétien!

Mais heureusement, la Providence, qui avait fait de Rome le centre où toutes ces doctrines devaient aboutir, avait aussi préparé l'Église romaine pour démasquer, combattre, juger, condamner toutes ces erreurs. Valentin n'avait pas trouvé de contradicteur à Alexandrie; il trouva à Rome des adversaires qui l'écrasèrent. Marcion avait pu fuir hors de son pays la censure de son évêque et de son père; à Rome il retrouvait cette censure scellée du sceau de l'Église souveraine. Valentin, Cerdon, Marcion furent poussés à Rome comme l'est un vaisseau contre un écueil pour s'y briser. Ils multiplièrent en vain les rétractations, les fausses pénitences, les hypocrisies. Ils ne trompèrent ni l'Église ni leur conscience, et Marcion mourut au moment où il méditait un retour et une tardive pénitence. Tous furent solennellement, authentiquement condamnés; jamais tant de décisions solennelles n'avaient marqué une même époque, et l'Église, en les condamnant et en les séparant du troupeau, établissait une fois de plus son droit comme juge de l'erreur et comme gardienne du troupeau. D'un autre côté, les falsifications des livres saints et la fabrication de livres apocryphes par les hérétiques devaient donner à l'Église l'occasion de déterminer le canon des divines Écritures, comme leurs erreurs lui donnaient l'occasion de définir plus authentiquement que jamais les dogmes qui étaient combattus. Et de toutes parts, dans tous les coins de l'Église, après que Rome avait prononcé l'arrêt, le dogme, ainsi défini, trouvait d'énergiques défenseurs. Castor

Agrippa<sup>1</sup> écrivit contre Basilide, saint Justin contre Marcion, Rhodon contre Apelles, Irénée contre Valentin; Théophile d'Antioche, Origène et Tertullien contre Marcion et contre d'autres encore. L'unité de la doctrine chrétienne enfanta bientôt des écrits où figurait le catalogue de toutes les erreurs ayant en face d'elles toutes les vérités. Justin avait fait un livre de ce genre; celui d'Irénée doit être compté dans ce nombre; saint Hippolyte, Origène, pour ne parler que de ces premiers siècles, en firent d'autres; et, dans son admirable traité des *Prescriptions*, Tertullien après avoir établi l'autorité infaillible de l'Église et la certitude de sa tradition, n'a besoin que de cette fin de non-recevoir si concluante et si simple pour briser toutes les hérésies et écraser d'un seul coup toutes les têtes du monstre. Toute l'Église n'a qu'une seule voix; en vain Marcion, condamné par son évêque et condamné à Rome, veut se rattacher à saint Polycarpe qu'il a connu en Asie, et quand il le rencontre dans Rome, l'aborde d'un ton doucereux: « Reconnais-moi, dit-il, nous serons amis. — Je te connais assez, lui répond le saint évêque, je te connais assez, premier-né de Satan<sup>2</sup>. »

Les doctrines de l'Orient furent ainsi vaincues. Le panthéisme de l'Égypte, le dualisme de la Perse, le naturalisme de l'Asie, qui seraient entrés dans le christianisme pour le corrompre, restèrent en dehors et furent mis à part, aux yeux de tous, païens et chrétiens. Ils ne furent pas anéantis sans doute, et, dans les âges suivants, il en

<sup>1</sup> Il vivait sous Hadrien. Eusèbe, *Hist.*, IV, 7; Hieron., *de Viris illustr.*, 21; Théodoret, I, 4.

<sup>2</sup> Eusèbe, IV, 15.

resta le manichéisme, qui fut pendant douze siècles la colossale et permanente illusion des âmes dépravées. Mais la foi, mais la raison humaine, mais la liberté des âmes et des intelligences furent sauvées.